



Association des Amis du Patrimoine Médical de Marseille (A.A.P.M.M.)



Hôpital Sainte Marguerite - 13274 MARSEILLE CEDEX 09
Tél. 04 91 74 51 70 et 71 - Fax 04 91 74 51 73 - Courriel : patrimoinemedical13@gmail.com
Site web : <http://patrimoinemedical.univmed.fr>

De l'Infirmier protestante à l'Hôpital Ambroise Paré par le Docteur Jean Bergman

Au XIX^e siècle les protestants peuvent sortir de la clandestinité, après la promulgation en 1787 de l'édit de tolérance par Louis XVI, en 1801 les articles organiques du Concordat reconnaissent l'existence d'autres confessions et en 1830, la religion catholique, apostolique et romaine n'est plus religion d'Etat.

A Marseille un temple, dessiné par Penchaud, à qui on doit, entre autres l'Hôpital Caroline du Frioul et l'arc de triomphe de la place d'Aix, a été construit au 10, rue Grignan. Les fidèles ont contribué à son édification pour 65.000 francs, la Municipalité 30.000 et l'Etat 25.000. La rue fut alors surnommée rue de la tolérance car au 66 se trouvait l'église Saint Charles, et au 84-86 une synagogue. Il est piquant de noter que le comte de Grignan fut un grand pourfendeur de réformés.

Dès les prémices de la Réforme, certains Marseillais se réclament de cette dissidence religieuse, mais la plupart sont des immigrés. Un premier contingent de travailleurs et artisans a été attiré après la grande peste de 1720. Certains seront à l'origine de grandes familles du commerce marseillais. Un siècle plus tard, Marseille se développe très vite. Tout est possible dans ce grand port qui s'ouvre au monde, pour qui a du courage, de l'esprit d'entreprise et de l'ardeur au travail. Et les réformés n'en manquent pas. Ils viennent comme auparavant du Dauphiné, du Gard, du Vaucluse mais aussi de Suisse, Scandinavie, Allemagne, Hollande, Angleterre. Beaucoup sont des vaudois du Piémont. Nombre d'entre eux deviennent des notables. Qu'ils viennent d'au-delà des frontières ou des Cévennes, du Lubéron tout proche, qu'ils soient des bourgeois de Nîmes ou des tâcherons de Cadenet, les protestants s'implantent à Marseille.

En 1839, entre deux révolutions, il y a des faillites, du chômage, ceux qui n'ont pas réussi leur implantation en Algérie reviennent. Cela fait beaucoup de pauvres. Il ne fait pas bon être pauvre, protestant et malade. Car les hôpitaux publics étaient dans les mains de l'église catholique. Les bonnes sœurs étaient peu compatissantes pour les huguenots ; les moines et prêtres apportaient les secours spirituels, c'est-à-dire qu'ils pressaient les hérétiques d'abjurer.

Une protestante, madame Favier avait une conscience aiguë de cette situation. En 1839 elle recueille une indigente dans sa chambre, puis installe à son domicile quatre lits pour des protestantes malades. La demande se révèle aussitôt très importante ; un comité de protestantes se constitue autour d'elle. Il faut des locaux ; les fidèles et l'église apportent leur aide.

Le 1^{er} novembre 1840, l'œuvre est ouverte dans un modeste immeuble de la rue d'Alger, contenant 15, puis 20 lits. Madame Favier est nommée directrice. Les bénéficiaires sont les domestiques et les vieilles femmes isolées. L'Infirmier Protestante est née ; on peut distinguer trois périodes dans son histoire :

- de 1840 à la guerre de 14-18, l'œuvre s'implante solidement ;
- entre 1919 et 1949 l'établissement progresse à vrai dire petitement ;
- de 1950 aux années 1980, l'Infirmier Protestante connaît un développement considérable.

La croissance a été liée lors de la première et de la troisième période à la prospérité ambiante et les évolutions immobilières de l'Eglise et de l'Hôpital ont été étroitement intriquées.

Marseille commence son expansion entre 1839 et 1864, avec l'inauguration de l'Arc de Triomphe sur la place d'Aix et de la gare Saint Charles qui désenclave la ville. La création du nouveau port nord ouvre la ville au monde. On perce la rue Impériale pour le desservir. L'arrivée de l'eau de la Durance sur le plateau Longchamp équipe la ville grandissante. On construit la nouvelle Cathédrale de la Major, le Palais du Pharo, Notre-Dame de la Garde, le Palais de Justice, la Préfecture. De grandes fortunes s'édifient et les donateurs peuvent être très généreux.

Parallèlement, le pôle hospitalier n'est plus dans le vieux Marseille autour de l'Hôtel-Dieu, mais se déplace dans l'espace Castellane, Baille, Lodi.

En 1844, les aliénés sont installés à l'extrémité du boulevard Baille ; en 1848 l'hôpital militaire, futur Michel Levy, est construit rue de Lodi ; l'hôpital de l'Immaculée Conception rue Saint Pierre en 1858 et les Enfants Malades œuvre Gilbert Devoisins rue Saint Sébastien ouvrent en 1894.

L'hôpital Saint Joseph est inauguré sur le Prado en 1920. L'Infirmerie Protestante est, en 1840, le premier établissement ouvert dans ce futur quartier des hôpitaux. Et très vite la place manque, il faut agrandir, déménager, construire.

Huit donateurs s'associent et achètent quarante mille francs un terrain, le 24 octobre 1846, limité par les rues de Friedland, d'Iéna, de Lodi et du Platane.

C'est la situation définitive de l'hôpital ; la rue du Platane est devenue rue d'Eylau en 1949. Sur le plan, antérieur à l'acte de donation auquel il est annexé, la rue de Lodi s'appelle chemin de Briquet. Cette voie a été débaptisée en 1833 à la demande des riverains. Car curieusement on perpétuait le souvenir de Briquet, assassin de trois personnes : son neveu, sa sœur domestique et le patron. Le scélérat était un paysan huguenot de Mérindol !

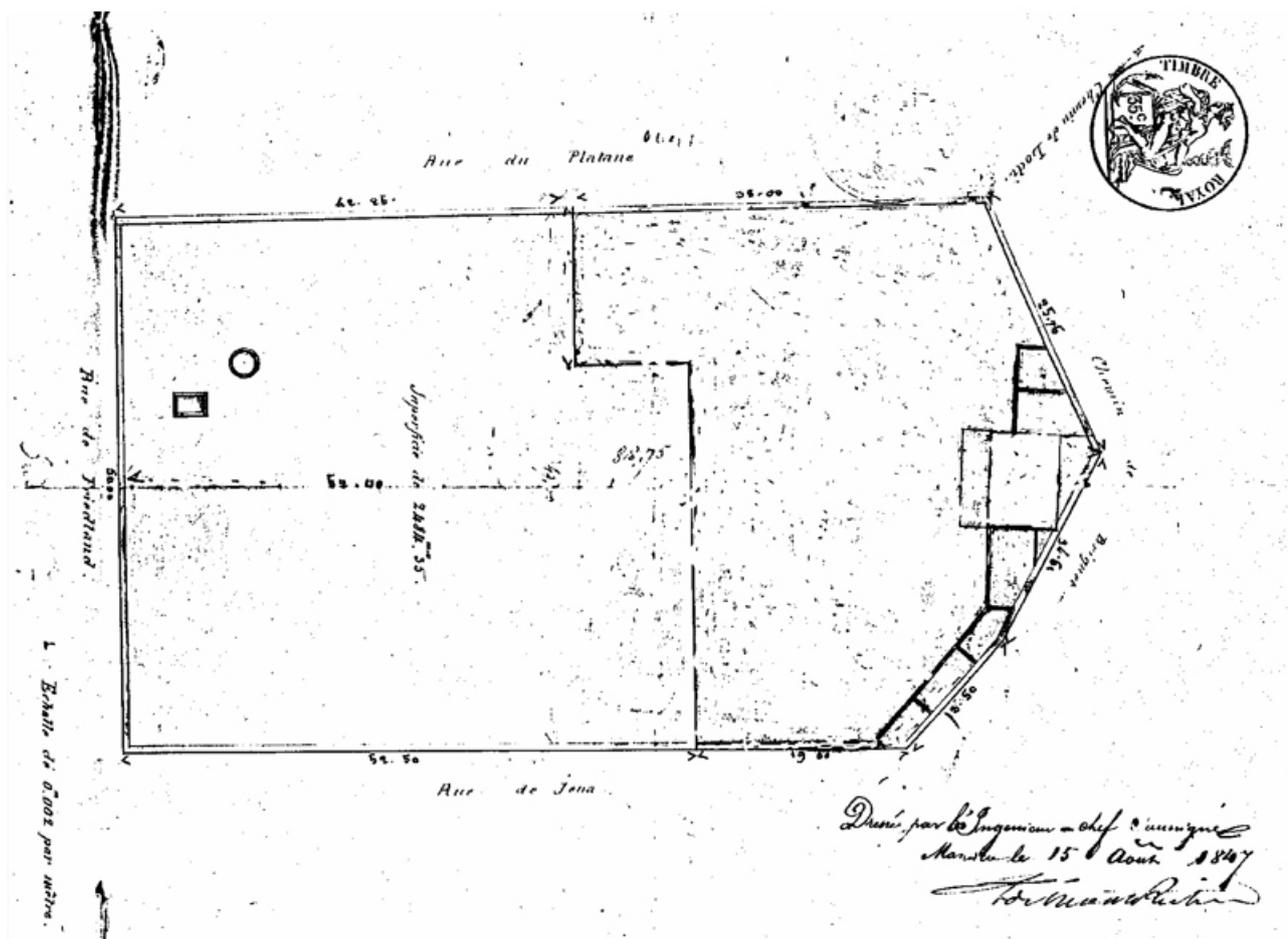


Photo 1 : plan du terrain offert par les donateurs

Les donateurs sont :

- Théophile Imer, ancien négociant, descend d'une famille suisse arrivée au début du XVIIIe siècle.
- Jean-François, ou Frantz-Mayor de Montricher, polytechnicien, créateur et directeur du canal de Marseille. Il est né dans le canton de Vaud, mais en 1810, donc Français.
- Jean de Castelmur, propriétaire. Il est de la famille Castelmuro, le confiseur de la rue Paradis et porte le nom de son village natal dans le Piémont.
- Victor Henri Leenhardt, négociant, eut de nombreux descendants ; l'un d'eux, avocat fut un homme politique après la Libération.
- Marc Fraissinet, négociant. Sa puissante famille s'illustrera dans le négoce et le transport maritime.
- Philippe Meadows Taylor, ingénieur anglais qui possède une chaudronnerie à la Capelette, construit des bateaux et des locomotives.
- Abram Auguste Roulet, ancien négociant ; sa famille apparaîtra souvent parmi les responsables de l'Infirmerie.
- Mademoiselle Sophie Claire du Pasquier, rentière. Elle créera ensuite un orphelinat.

Ils offrent ce terrain au Consistoire le 23 décembre 1847, aux charges et conditions que la partie nord du terrain soit affectée à la construction d'un hospice pour les protestantes pauvres et pour les malades.

Il existe une petite maison et on construit un bâtiment plus vaste pour 20.000 francs grâce à un emprunt de 20 parts.



Photo 2 : première construction inaugurée en 1848

Madame Favier décède le 6 mars 1859. Depuis l'âge de 14 ans, sa fille Alexandrine se dévoue dans l'établissement ; on la dit parfaite dans l'accompagnement des mourants. Elle est nommée directrice. Une diaconesse donne les soins, elle est secondée par une garde-malade et une aide. On emploie une lingère, une blanchisseuse et une cuisinière. Le personnel est logé.

Le nombre des vieilles femmes recueillies est fixé à six. La candidate à l'admission doit présenter un billet signé du médecin et du pasteur.

On reçoit 20 malades la première année, 59 la suivante. C'est un comité de 23 dames patronnesses, très impliquées, qui assistent et conseillent la directrice. Elles sont choisies parmi les dames de la Société protestante de bienfaisance, en principe par élection mais souvent par cooptation. Le bureau est composé de la présidente, la vice-présidente, la secrétaire et la trésorière. Ces dames s'adjoignent un « Comité Consultatif » de cinq messieurs. Le comité se réunit une fois par mois. Deux « Dames Inspectrices » sont désignées de 15 en 15 jours, elles viennent sur place pour surveiller les besoins des malades, l'entretien des locaux et le fonctionnement en général.

Les pasteurs rendent visite aux malades, viennent célébrer un culte public tous les dimanches et un autre le mercredi, réservé à l'établissement. Tous les soirs le personnel parcourt les couloirs en chantant des cantiques que les pensionnaires reprennent en chœur.

Un médecin visite régulièrement les malades et fait un rapport annuel. Il reçoit un traitement de 350 francs par an. Le premier est le docteur Mathieu ; le docteur de la Souchère lui succède.

Les ressources proviennent de dons, du produit de collectes dans les paroisses, de la vente annuelle de la société de bienfaisance protestante et de quelques malades payants. Pendant la guerre de 1870, une collecte parmi les fidèles permet d'installer 20 lits militaires temporaires dans l'école qui a été construite en bas de la propriété sur la rue de Friedland.

CARTE D'ADMISSION
A l'Infirmierie Protestante, 1, rue du Platane

Nous, soussignés, certifions que la nommée
fille de est dans les
conditions exigées pour être admise à l'Infirmierie Protestante.

Le Pasteur,

Le Docteur,

Adresse de la malade :

N.-B. — Le prix de pension est de ~~4~~ fr. par jour pour les malades en salles, sauf les
cas d'indigence spécifiés par Messieurs les Pasteurs.

Les Maîtres qui font soigner leurs servantes à l'Infirmierie auront à charge de payer
un mois d'avance.

EXTRAIT DU RÈGLEMENT ÉTABLI PAR LE COMITÉ DE L'INFIRMIERIE

ARTICLE 1^{er}. On reçoit à l'Infirmierie toutes les femmes malades, excepté celles qui sont atteintes
de folie, variole, choléra, épilepsie, ou de maladies honteuses.

ARTICLE 6. Ne sont pas admis les enfants au dessous de 2 ans ni les garçons au-dessus de 7 ans.

ARTICLE 7. Les nouvelles converties ne seront admises à l'Infirmierie que six mois après avoir communiqué
dans un Temple Protestant et sur l'attestation du Pasteur qui les a reçues à la Communion.

MP. MOULLOT. — MARSEILLE

Photo 3 : carte d'admission signée par le médecin et le pasteur

La reconnaissance d'utilité publique est décrétée le 6 mars 1875, on peut désormais recevoir des legs ; il y en aura beaucoup, certains très importants. En août 1877, la présidente, madame Bruniquel, présente à l'église le premier rapport. Il nous donne beaucoup de précisions : trente ans après sa création, l'Infirmierie a reçu plus de 6000 malades et la dépense a été de 500.000 francs « qui lui ont été fournis à proportion de ses besoins, par la bonté de Dieu et la charité des fidèles » On a reçu, selon les années, de 30 à 50% d'étrangères protestantes, résidentes à Marseille. Les vœux des donateurs et les statuts sont strictement observés, les soins donnés sont excellents et la foi protestante soigneusement entretenue.

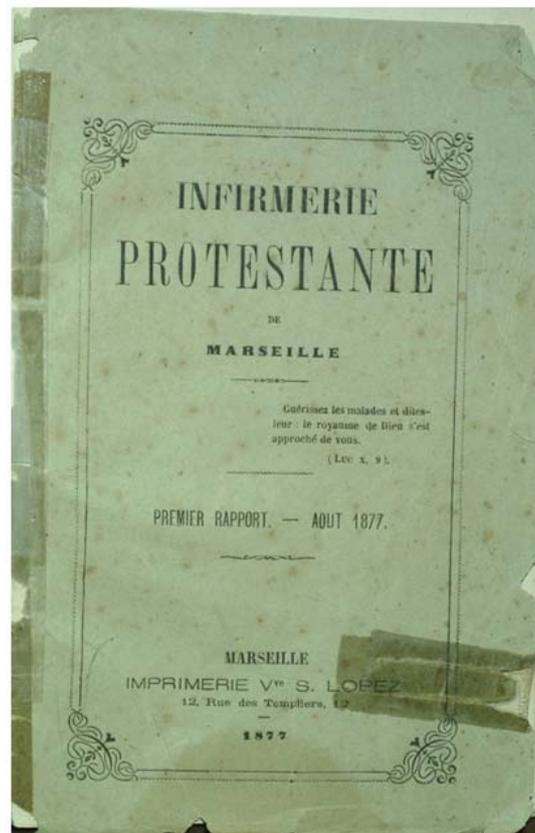


Photo 4 : rapport administratif et médical de 1877

Dans son rapport le docteur Foëx décrit les locaux : 35 lits répartis en 3 salles de 8, et 2 plus petites dont l'une est réservée aux contagieux. L'occupation est de 20 à 30 malades. L'air pur et la lumière pénètrent largement, il n'y a pas d'humidité. Une chambre de bains avec douches est installée. Le jardin est grand, aéré et ensoleillé. Pendant l'été, les malades qui en ont besoin bénéficient de bains de mer. L'hygiène alimentaire est particulièrement soignée, avec de la viande tous les jours, lait et vin de très bonne qualité. Des aliments spéciaux peuvent être servis.

« Les effets de ces excellentes conditions hygiéniques sont manifestes... les plaies cicatrisent bien, la pourriture d'hôpital est à peu près inconnue (c'est une infection que nous qualifions de nosocomiale actuellement) ; les enfants scrofuleux voient leur constitution se modifier de la manière la plus avantageuse. L'influence morale exercée sur nos malades par nos diaconesses, nos pasteurs et mesdames les membres du comité n'est pas moins salutaire. Chez beaucoup d'entre elles, aigries par le malheur ou avilies par le vice, on voit le calme de la conscience, la paix du cœur renaître et par suite, l'état physique s'améliorer ».

Les maladies courantes sont traitées dans l'établissement «sauf les maladies honteuses, la folie et l'épilepsie » En 1876, 226 malades ont été soignés, dont 83 maladies chroniques, 89 aiguës, 17 diverses et 37 chirurgicales. Il y a eu 18 décès, 5 sur 19 cas de typhoïde, 6 sur 30 phtisies, 2 sur 19 pneumonies. On opère surtout des tumeurs du sein. Le bilan financier présente un budget de 20.040 francs et 35 centimes dont les recettes par dons et collectes sont de 12.908 francs 65 centimes, 1.200 par le consistoire et 2.000 par le conseil municipal.

La population marseillaise augmente, et les protestants à proportion. Il faut construire un troisième lieu de culte (un deuxième avait été construit rue Delille, en dessous de la gare Saint Charles), la décision est prise en 1888. L'Infirmierie, « après des discussions fraternelles », autorise la construction du temple sur la partie Est de son terrain à la condition qu'il soit aussi à la disposition de l'œuvre. L'édification fut rapidement menée à bien grâce au don « suffisant » par les héritiers, en mémoire de leur frère Edouard Couve. La paroisse Menpenti en bénéficie. Les « discussions fraternelles » seront très nombreuses. D'autres bâtiments, appartenant au consistoire ou à des œuvres, ont été construits sur le reste du terrain : une salle paroissiale, le foyer de la jeune fille, trois écoles (maternelle, garçons, filles). Il y aura très souvent des échanges de parcelles entre l'Infirmierie et le consistoire, des discussions pour savoir qui est responsable de quoi, l'entretien du temple en particulier ; des accords de loyer et de remboursements seront pris. Les buts charitables et religieux sont évidemment très intriqués, les divers organismes ont des projets quelquefois contradictoires alors que ce sont souvent les mêmes personnes qui sont responsables des deux parties, mais l'hôpital l'emporte régulièrement ; il occupera tout l'espace et franchira la rue d'Iéna.

Dans le bulletin de l'église réformée de Marseille, le pasteur Bruguière écrit qu'il y a encore trop de protestantes soignées dans les hôpitaux publics alors qu'elles seraient bien mieux à l'Infirmierie. Il y a aussi des plaintes contre la discipline imposée aux visiteurs, particulièrement ceux « qui ne peuvent faire état que de liens ou relations invouables ». Tout se passe cependant mieux qu'à la Conception ou un agent de police est, paraît-il, souvent requis pour assurer le calme !



Début XXe, l'Infirmierie Protestante est solidement établie ; elle remplit bien son rôle.

Un seul médecin est attaché à l'hôpital. C'est alors le docteur Arthur Fallot, médecin des hôpitaux. Il a isolé une malformation cardiaque complexe, la maladie bleue, qui porte son nom. Lorsque la chirurgie américaine a pu en faire le traitement vers 1950, la technique a été basée sur l'extrême précision des descriptions anatomiques de Fallot. Son portrait figure dans le hall de la station de métro Timone en compagnie de quelques sommités médicales marseillaises.

De 1914 à 1918, l'armée a occupé l'Infirmierie pour en faire un « hôpital bénévole »

Commence alors la deuxième période ; on fait sans arrêt des améliorations pour le confort avec un chauffage central, l'eau courante dans les salles ; on crée une salle d'hommes et deux chambres pour tuberculeux. Il faut en effet une salle d'hommes car en 1935, 95 ans après sa création, l'Infirmierie s'ouvre à tous les malades, quel que soit leur sexe, religion, couleur, avec ou sans couverture sociale. Les malades payants peuvent choisir leur médecin en dehors des praticiens attachés à l'Infirmierie ; on fait une publicité discrète dans le bulletin ; on souhaite recevoir plus de protestants, en particuliers ceux de la société aisée qui fréquentent plutôt les cliniques privées.

La directrice est alors une diaconesse, sœur Chernon, qui laissera un grand souvenir par sa compétence et son dévouement. Le corps médical s'est élargi ; les spécialités apparaissent dans la maison ; sur les dix médecins, chirurgiens ou spécialistes de renom qui travaillent à l'hôpital, deux seulement ne sont pas protestants.

Les chirurgiens demandent un agrandissement de la salle d'opérations ; on pratique une à deux interventions par jour. On crée une salle de radiologie. Il n'y a toujours que 35 lits ; le prix de journée est de 22 francs 60.

On peut suivre presque jour après jour ce qui se passe dans la maison grâce aux livres de procès-verbaux des réunions du comité des dames dont les séances se déroulent dans un ordre immuable.

On commence par la prière, suit le compte-rendu de la réunion précédente ; on parle du personnel et comment aider celui qui a des difficultés : on a volé la bicyclette de Simone, on va lui en chercher une ; on donne des nouvelles des malades les plus graves ; on parle affectueusement de « nos vieilles », l'une d'elles a presque cent deux ans, on lui est très attachés.

On fait des projets: installer un ascenseur, achat de matériel médical ou hôtelier. Le suivi des travaux et des décisions est exposé par la responsable ou l'un des messieurs. Dès que la décision est prise, les travaux ou achats sont réalisés.

La trésorerie, les dons, les legs et comment les utiliser sont passés en revue. Il faudra longtemps pour savoir comment utiliser la villa sur la Corniche léguée par madame Thraen ainsi que d'autres legs importants.

En 1939, le docteur Girbal, médecin à l'Infirmierie protestante et adjoint au maire, transmet au Comité la demande de ses confrères qui souhaitent que l'Infirmierie prenne le nom d'Hôpital Ambroise Paré. Le choix de ce patronyme est symbolique : Ambroise Paré, adepte de la Réforme, sorti du « boubier des barbiers », célèbre pour sa technique opératoire et ses travaux écrits, a servi quatre rois. Il faut surtout insister sur sa personnalité, compatissant pour les malades, cherchant à diminuer leurs souffrances et particulièrement attentif à la surveillance des suites de ses interventions. Il apportait ainsi à la fois un progrès technique capital et la notion de responsabilité du chirurgien, contrairement à ses collègues itinérants qui s'enfuyaient dès l'opération terminée et quelque argent encaissé. Une autre raison est qu'on oriente de plus en plus l'établissement vers la chirurgie.

La décision sera prise le 25 octobre 1940 et le docteur Girbal offre le panneau « Hôpital Ambroise Paré » qu'on installe au-dessus du portail. La dénomination officielle n'en reste pas moins Infirmierie protestante pour les administrations.

1939-1940, c'est la guerre ; l'armée demande à utiliser l'hôpital. Le professeur Géo Beltrami, mobilisé, crée dans la maison le centre de stomatologie de la quinzième région. Il faut éloigner les « vieilles » ; on les place aux frais de l'hôpital à Ganges dans les Cévennes. Cette parenthèse sera brève. On achète à l'armée des instruments de chirurgie neufs et après remise en état l'activité normale est reprise le 1er novembre.

On a enfin les moyens en 1941 d'installer un ascenseur ; on rénove les locaux, modifie encore la distribution des chambres et salles. Elles ne sont pas numérotées, elles portent des noms de fleurs. C'est l'attribution d'une consultation qui titularise dans la maison. Il y a des services, ils sont définis par leur emplacement, leur destination et le nom de leur diaconesse ou infirmière. Le docteur Girbal crée des pneumothorax et ouvre une consultation gratuite pour les asthmatiques. On est autorisé à poser du radium.

En 1944 un poste de défense passive est installé au rez-de-chaussée ; il faut à nouveau envoyer les « vieilles » à Ganges.

C'est en 1945 qu'un premier agrandissement porte la capacité à 50 lits et deux ans plus tard on surélève d'un étage pour deux salles d'opération, une nouvelle stérilisation, le vestiaire et le bureau des chirurgiens. Le manque de place est chronique ; il est difficile de recevoir tous les malades qui se présentent.

On décide à regret en 1948 de ne plus recevoir de « vieilles » ; celles qui sont là y resteront jusqu'à leur fin.

On peut fixer le début de la troisième période à 1950.

Trois facteurs déterminants vont permettre des transformations très rapides, avec un dynamisme qui manquait encore à l'institution : on rassemble un moteur, des acteurs et les ressources financières.

Le moteur, c'est le couple Cordesse, des protestants de Nîmes. Madeleine Cordesse est présidente depuis 1948 ; Jean-Gaston son mari dirige le comité des hommes. On les croise tous les jours dans les couloirs de l'hôpital, ils y consacrent un temps considérable. Madame veille à tout, est soucieuse des malades, du personnel, des médecins, veut que la maison accompagne les jeunes médecins récemment installés. Monsieur, dynamique, passionné, ancien industriel, homme avisé et qui a beaucoup de relations (il est président de la Croix Rouge à Marseille) décide de conduire cette œuvre comme une entreprise. Un autre membre du comité des hommes, son ami monsieur Nouis directeur de la BNCI à Marseille, le conseille pour les montages financiers. Et Jean-Gaston sait prendre des risques: il n'hésite pas à cautionner les emprunts sur ses propres biens, ce qui l'aurait ruiné en cas d'échec. Le pasteur Boegner, président de l'Eglise Réformée de France, écrira cet hommage sur le livre d'or de l'hôpital. " Je conserve un inoubliable souvenir des inaugurations successives des magnifiques accroissements de l'Hôpital Ambroise Paré. L'énergie, la persévérance inlassable, la foi courageuse et souriante, victorieuse d'une poignante épreuve de madame et monsieur Cordesse restent pour nous tous un exemple et une inspiration dont nous remercions Dieu. Je suis heureux de leur exprimer à nouveau ici la gratitude du Protestantisme français"



Photo 6 : Monsieur et Madame Jean Cordesse

Les acteurs sont évidemment les membres du corps médical. Aux anciens se joignent en quelques années, plusieurs jeunes médecins, chirurgiens et spécialistes des hôpitaux, encore libres avant l'instauration du plein temps hospitalier, qui deviendront des professeurs à la faculté. Ils viennent à Ambroise Paré parce que le plateau technique est excellent, à la mesure de leur talent, savent que leurs malades seront bien soignés et ils trouvent une ambiance de bonne confraternité. Leur présence valorise d'autant plus l'hôpital.

Les moyens financiers.

Le pays entre dans la période prospère des trente glorieuses. La couverture sociale est beaucoup plus large ; depuis 1941 les Assurances Sociales ont établi un prix de journée, les mutuelles se multiplient. L'hôpital peut maintenant faire des prévisions de revenus mieux assurés. Il est considéré comme un établissement solide auquel on peut faire confiance et qu'il faut développer. Des prêts sont obtenus, de la Sécurité Sociale, de la Caisse d'Épargne des Bouches du Rhône, de la Société Marseillaise de Crédit, banque protestante et de la BNCI.

C'est la raffinerie Shell-Berre qui déclenche une évolution très rapide. Ils demandent à monsieur Cordesse la disposition permanente de deux lits pour leurs accidentés du travail, dont ils financent l'installation. Les projets sont rapidement menés et les travaux aussitôt entrepris. On agrandit pour 80 lits puis 100.

Le pasteur Marc Boegner pose la première pierre de la construction suivante. C'est un grand bâtiment sur la rue d'Eylau récemment rebaptisée. On passe à 200 lits qui sont inaugurés le 28 mai 1960 sous la présidence du maire ; ce n'est pas dit-il à ses qualités qu'il est là mais parce qu'il est protestant et cousin de madame Cordesse. On peut désormais recevoir 160 adultes avec 40 lits d'accompagnants et un service de 40 enfants. Mademoiselle Manadé l'infirmière major, en fera une unité exemplaire.

Et on construit encore : en 1960, un internat pour les infirmières le long de la rue d'Iéna ; en 1964 un pavillon voué à l'ophtalmologie, coince entre l'internat et le temple ; en 1966 l'internat est transformé en unité de médecine. La cour d'entrée disparaît en 1964 pour construire des bureaux et un hall d'accueil. En 1973 on construit un cinquième étage sur l'aile de la rue d'Eylau, ainsi qu'une grande aile qui ferme l'îlot pour une unité de long séjour et gériatrie. Et ainsi, on revient sous une forme moderne à un but essentiel de l'œuvre, recevoir les personnes âgées.

Le fonctionnement reste identique. Le comité des dames a beaucoup de travail avec ces extensions à répétition ; elles doivent de plus en plus recourir aux avis techniques des messieurs. Le financement des travaux est suivi de très près ; l'équipement hôtelier, l'embauche du personnel supplémentaire sont discutés. Malgré les lourds investissements, l'entretien n'est pas négligé ; on repeint, on crée des gaines sous plafond, on déplace des cloisons, on modernise les locaux anciens.

En 1955, l'hôpital fait un don important à l'église et achète en 1969 deux appartements rue Sainte Cécile, pour la paroisse Menpenti progressivement dépossédée de ses dépendances. Deux dames créent et animent un service social pour les malades ; elles sont aussitôt très occupées et deux ans après on peut leur adjoindre une assistante sociale diplômée.

Des médecins avaient demandé que les postes soient réservés aux praticiens protestants : il est sèchement répondu que « les médecins ne sont pas là pour gagner de l'argent mais au service des malades et que les médecins protestants de la ville étant une minorité, on ne pourrait pas trouver parmi eux toutes les compétences nécessaires et que l'hôpital deviendrait un établissement de second ordre ».

Le corps médical marseillais s'intéresse beaucoup à cet hôpital, particulièrement les jeunes installés. En 1960 il y avait 35 postulants, six seront nommés dont trois protestants. Les médecins sont inquiets au début des années soixante : un décret Grandval menace de nationaliser les établissements privés à but non lucratif. Bien heureusement il ne sera jamais appliqué. Par la suite, de temps en temps des rumeurs d'absorption par l'Assistance Publique de Marseille ont couru.

Monsieur Cordesse décède en 1973. Son fils Jean-Pascal lui succède et poursuit son oeuvre dans la même ligne familiale et dynamique. C'est en 1992 que madame Cordesse s'éteint, comme son mari, dans un service qu'elle a créé.

Malgré l'agrandissement du bloc opératoire, l'augmentation du nombre des chirurgiens pose des problèmes difficiles d'horaire et de fonctionnement des salles. La solution sera trouvée à la fois par un comportement confraternel et par mademoiselle Cochet, l'infirmière major, tout à la fois ferme et diplomate. En fin d'année les médecins sont invités pour un repas, un cadeau de qualité leur est offert et les anciens ne sont pas oubliés.

Il y a trop de malades, on n'a pas assez de lits ! Les places sont retenues à l'avance et il faut quelquefois différer une entrée et faire face au mécontentement des praticiens. Tous reçoivent des urgences et il faut faire des acrobaties pour trouver un lit : en ajouter un dans une chambre à deux ou faire des changements de chambre, accélérer la sortie d'un malade qui n'a plus réellement besoin de surveillance, demander à un accompagnant de bien vouloir libérer le lit, faire accepter un voisin dans une chambre seule. Il a été souvent demandé aux chirurgiens d'avoir accès à un autre établissement ; on peut dire qu'à travers ses chirurgiens, Ambroise Paré a souvent adressé des malades à quelques cliniques privées ! Environ 10% des malades sont des protestants, l'habitude est maintenant bien prise ; quand les huguenots sont malades, Ambroise Paré est bien devenu leur maison. Dans les premières années soixante, des protestants indigents ont encore été soignés gratuitement. Et si on ne chante plus des cantiques tous les soirs, les enfants des diverses paroisses ou du scoutisme protestant viennent chanter Noël et les dames distribuent de petits cadeaux à tous les hospitalisés.

Le personnel a augmenté en nombre et qualité. La proportion d'infirmières diplômées est plus importante qu'ailleurs. A plusieurs reprises les administrations de tutelle ont demandé une réduction sous peine de diminution du prix de journée ! C'est cependant leur nombre qui assure pour une bonne part la qualité des soins et de l'accueil. Il faut une directrice confirmée pour les administrer ; mademoiselle Mathieu issue de l'école des cadres est choisie. Il y a eu un petit scandale quand l'internat existait encore : les jeunes infirmières on fait « une boum » sans prévenir la directrice ! Les sanctions ont été sévères. Mais en 1968, une prime a été accordée car il n'y a pas eu de grève dans l'établissement. Une retraite complémentaire avantageuse a été créée. Le traditionnel arbre de Noël apporte de beaux cadeaux au personnel et à ses enfants.

En 1973 il y a 245 lits occupés à 100%, deux lits de soins urgents et intensifs, les chambres particulières sont plus nombreuses et dotées d'une salle de bains. Soixante dix médecins donnent des consultations. Le service de radiologie s'est développé, il y a un service dentaire et des diététiciennes.

Depuis, l'évolution des techniques et des habitudes est parfaitement suivie, la radio est devenue une unité d'imagerie médicale très performante ; le petit SUSI est devenu une grande réanimation ; une unité d'endoscopie, un service d'urgences ont été créés ainsi qu'un département de chirurgie et traitements ambulatoires. Le consistoire avait vendu le bas du terrain pour finir la construction du nouveau temple boulevard Françoise Duparc. Le rachat par l'hôpital a permis la construction en 1984 du dernier bâtiment pour un service de gériatrie.

Tout l'espace disponible est construit, sauf le temple, acheté au consistoire le 10 juillet 1990 pour 1,2 million de francs. Il ne sera pas démoli ; les fidèles paroissiens qui ont de beaux souvenirs dans ces murs acceptent mal ce projet, alors on y dépose les archives.

En 1986, le régime juridique est modifié ; l'établissement devient « Infirmierie Protestante Fondation Hôpital Ambroise Paré » présidée par maître Philippe Girard, notaire à Marseille. La direction générale est assurée depuis longtemps par Jean-Pascal Cordesse. Les comités des dames et des messieurs sont devenus un conseil d'administration de neuf protestants ; les médecins sont représentés par un comité médical d'établissement. Ces formes réglementaires n'empêchent pas un fonctionnement qui reste personnalisé, de type familial et d'inspiration huguenote. Les dames continuent à rendre visite aux malades, gérer la bibliothèque, à se dévouer dès qu'il en est besoin. Le personnel est fier d'appartenir à cette maison et a à cœur d'en perpétuer la tradition.

Si autrefois les marseillais n'aimaient pas les réformés, ils ont beaucoup aimé l'hôpital protestant!



Photo 7 : l'hôpital Ambroise Paré en 2008

Mais l'évolution est inexorable, progrès et adaptation obligent. L'hôpital Ambroise Paré disparaît en août 2013 et donne naissance à l'Hôpital Européen par fusion avec l'hôpital Paul Desbief dans le quartier d'avenir Euro Méditerranée.

L'Hôpital Européen, situé en limite du nouveau quartier Euroméditerranée, compte 600 lits dont 200 ambulatoires, 200 praticiens libéraux, 1000 salariés. Il a ouvert ses portes le 19 août 2013.